
Judith Wulf, *Étude sur la langue romanesque de Victor Hugo. Le partage et la composition*

Jean-Marc Hovasse



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4414>

DOI : 10.4000/studifrancesi.4414

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2016

Pagination : 346

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-Marc Hovasse, « Judith Wulf, *Étude sur la langue romanesque de Victor Hugo. Le partage et la composition* », *Studi Francesi* [En ligne], 179 (LX | II) | 2016, mis en ligne le 01 septembre 2016, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4414> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.4414>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Judith Wulf, *Étude sur la langue romanesque de Victor Hugo. Le partage et la composition*

Jean-Marc Hovasse

RÉFÉRENCE

JUDITH WULF, *Étude sur la langue romanesque de Victor Hugo. Le partage et la composition*, Paris, Classiques Garnier, 2014, «Études romantiques et dix-neuviémistes», 600 pp.

- 1 La belle citation qui ouvre cet impressionnant volume – première ligne de l'introduction comme de la 4^e de couverture – est présentée ainsi: «Où la langue manque [...] tout manque». La référence étant donnée (*Le Goût*), rien n'interdit d'aller rechercher la version originale. Victor Hugo avait écrit: «Où la langue manque, Boileau a raison, tout manque». On pourrait regretter le passage à la trappe de cette incise qui ne manque pourtant pas de sel, tout comme on pourrait regretter que la première note développée mentionne une lettre de Victor Hugo du «9 décembre 1959», que les derniers vers d'amour cités des *Misérables* tombent à plat par l'oubli d'une préposition qui change tout (p. 156) ou que la célèbre définition de la poésie, dernière phrase de la préface des *Odes et poésies diverses* de 1822 («tout ce qu'il y a d'intime dans tout») devienne dès la deuxième page de l'introduction «tout ce qu'il y a d'intime en tout». Les analyses descendent si avant dans l'attention portée à la langue, au signe, à la ponctuation même, que l'on est fatalement conduit à s'étonner des fautes d'orthographe ajoutées aux citations de Victor Hugo («La première chose que j'ai vu» dans *L'Homme qui rit* p. 307, «Quand ça?» dans *Quatrevingt-Treize* p. 454...), ou d'accidents étonnants comme ce remplacement du «prénom d'Éponine» par un énigmatique «pronom d'Éponine» (p. 363) si linguistique qu'on est tout prêt à y croire ou encore, pour en rester aux problèmes de prénoms, l'apparition du poète «Henri Chénier» (p. 489). Mais relever ces erreurs serait explorer le cosmos avec un microscope, et nous allons tout de suite changer d'échelle pour essayer de présenter le moins mal possible

ce livre exigeant et dense, qui traite essentiellement des trois romans de l'exil et de *Quatrevingt-Treize*.

- 2 Inspiré (librement) d'un passage des marges de *William Shakespeare* qui raconte de manière saisissante l'emprise d'un livre sur son lecteur, le titre de la première partie est «Le rouage du roman». De cette métaphore mécaniste, Judith Wulf tire une réflexion puissante sur le sensible et son ancrage linguistique, sur l'exil qui entraîne «toute une série de formes qui valorisent l'altérité, l'hétérogénéité, comme autant de forces de résistance à la catégorisation schématique du discours dogmatique». Elles ont naturellement une incidence sur ce qu'elle appelle «l'espace romanesque», c'est-à-dire l'espace de composition du roman qui englobe et dépasse les autres genres, et qui avec ses métaphores brouillées (la mer et la forêt) ouvre sur la fiction avec son rythme propre, et son épaisseur très distincte de la banale linéarité.
- 3 La deuxième partie concerne «Les contraintes du verbal», divisées en trois types: lisibilité, signification et forme. Par un heureux effet de mimétisme, le chapitre intitulé «charme de la simplicité» est plus facile à lire que les autres. À l'aide notamment d'une typologie de figures et de procédés, l'auteur y montre à merveille comment Victor Hugo s'y prend pour s'adresser à tous, ce qui ne va pas de soi et le distingue même de la plupart de ses contemporains (et successeurs). L'«Idéologie de la signification» et le «Flottement de la forme» traitent des questions plus complexes de la nomination et de l'au-delà de la signification, des contours et de l'effacement.
- 4 «Le style comme mode de vivre»: tel est le titre de la troisième partie, découpée en deux temps: «le paradoxe énonciatif» d'une part, «le paradoxe référentiel» de l'autre, à ne pas confondre avec le sujet et l'objet de la représentation, «le processus de composition remet[tant] précisément en question cette distinction, dans la mesure où la dichotomie s'estompe dans le processus général de l'interprétation».
- 5 L'étude s'achève par la «Portée romanesque». «La valeur d'une langue» englobe et dépasse les habituelles analyses sur l'engagement de Victor Hugo dans son œuvre. L'analyse des «forces du roman» vient enfin montrer «comment Hugo parvient à concevoir une forme-sens d'une grande complexité, fondée sur l'agencement différentiel de variables, et qui, à travers un principe rythmique qui prend le relais d'un schématisme, constitue une véritable alternative à la représentation».
- 6 Dans une perspective très personnelle mais avec une maîtrise impressionnante de la littérature dite secondaire qui apparaît aussi bien dans les notes que dans le corps du texte sont ainsi redistribuées, au prisme de la linguistique et toujours avec une visée philosophique, les grandes catégories plus traditionnelles de la critique hugolienne: le grotesque et le monstrueux, le sublime, le mélange des genres, l'antithèse, la concision et l'excès, les digressions, les points de vue, les jeux de mots, l'art pour l'art et l'art pour le progrès, la rhétorique et la syntaxe, etc. Les travaux de linguistique hugolienne ont avec ce livre hors du commun un horizon qui semble désormais difficile à dépasser.